



SÔSEKI
SANSHIRÔ



Picquier poche

SÔSEKI

SANSHIRÔ

Roman traduit du japonais
par Jean-Pierre Liogier



*Éditions
Philippe Picquier*

Titre original : Sanshirô

© 1990, 1994, Éditions Philippe Picquier, pour la traduction
en langue française

Le Mas de Vert
13200 Arles

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 2-87730-172-9

Chapitre premier

Quand il sort de son assoupissement, la femme a entamé la conversation avec le vieil homme. Ce vieil homme est bien le provincial monté deux stations auparavant. Sanshirô s'en souvient, car il s'est précipité vers le train qui allait s'ébranler en poussant des cris stridents et, à peine monté, il s'est empressé d'enlever sa chemise, découvrant son dos tout couvert de traces de moxas, à tel point que Sanshirô l'a observé attentivement pendant qu'il essuyait la sueur et enfilait sa chemise, jusqu'au moment où il est allé s'asseoir à côté de la femme.

La femme est dans le même wagon depuis Kyôto. Dès qu'elle est montée, l'attention de Sanshirô s'est portée sur elle. D'abord, elle a la peau brune. Depuis qu'il avait quitté le Kyûshû et pris la correspondance pour la ligne Sanyô, avec la proximité grandissante de Kyôto et d'Ôsaka, le teint des femmes devenait plus blanc et l'éloignement du pays natal faisait naître en lui un sentiment de nostalgie. Aussi, quand cette femme était entrée dans le compartiment, il avait cru voir en elle un allié du sexe opposé. De fait, elle avait le teint des femmes du Kyûshû.

C'était le même teint qu'Omitsu de Miwata. Omitsu ne lui a pas laissé de répit jusqu'aux derniers moments qui ont précédé son départ. La séparation a été un grand soulagement pour lui. Mais tout compte fait, il ne voit plus d'un si mauvais œil les jeunes personnes qui lui ressemblent.

Toutefois, celle-ci est beaucoup plus distinguée. Le tracé de la bouche est ferme. Le regard est vif. Elle n'a pas le front large d'Omitsu. Elle a quelque chose qui la rend agréable à regarder. Aussi, Sanshirô levait les yeux toutes les cinq minutes pour l'observer. Il arrive même que leurs regards se rencontrent. C'était quand le vieil homme s'était assis à côté d'elle qu'il l'avait observée avec attention, le plus longtemps possible. La femme avait souri au vieil homme et l'avait invité à s'asseoir en lui faisant une place auprès d'elle. Peu après, Sanshirô s'était assoupi.

Pendant qu'il dormait, la femme et le vieil homme ont lié conversation. Sanshirô qui a ouvert les yeux écoute sans rien dire.

Les jouets qu'on trouve à Kyôto sont décidément moins chers et de meilleure qualité que ceux de Hiroshima. Profitant de mon passage à Kyôto où j'avais à faire, j'ai acheté un jouet près du temple de Takoyakushi. Je suis contente de retourner dans mon pays natal voir mes enfants, après si longtemps. Mais c'est un retour forcé chez mes parents car mon mari n'envoie plus la pension et cela m'inquiète. Son mari a longtemps travaillé à Kure comme ouvrier dans la marine nationale, puis il est parti à Lu Shun pendant la guerre. A la fin de la guerre, il est rentré au Japon. Peu après, il est reparti travailler à Ta Lien. Soi-disant qu'on gagne mieux sa vie là-bas. Il donnait des nouvelles et envoyait ce qu'il fallait régulièrement tous les mois, mais voilà six mois que je suis sans lettre et sans argent. Je suis sans crainte car il n'a pas un tempérament volage, mais je ne pourrai pas continuer à vivre longtemps comme ça et je suis bien obligée de rentrer chez mes parents jusqu'à ce que je reçoive des nouvelles.

Le vieil homme ne connaissait pas le temple Takoyakushi et ne montra pas plus d'intérêt pour les jouets. Au début, il répondait simplement par des « oui », mais quand elle parla de Lu Shun, il fut pris d'une soudaine

compassion et se mit à la plaindre tant et plus. Il avait lui aussi un fils qui était parti à la guerre et qui n'en était jamais revenu. Il ne comprend pas à quoi cela sert de faire la guerre. Si du moins les affaires marchaient mieux après, mais on y perd ses chers enfants et les prix montent. A quoi cela rime-t-il ? Quand tout allait bien, les gens ne partaient pas travailler à l'étranger. C'est la guerre qui nous vaut tous ces ennuis. Enfin, l'important est de garder la foi. Il est sûrement vivant en train de travailler. Il ne tarderait certainement pas à revenir. Le vieil homme ne tarissait pas de paroles consolantes pour la femme. Peu après, le train s'arrêta ; il prit congé en lui souhaitant une bonne santé, puis il s'éloigna d'un pas alerte.

Quatre voyageurs descendirent à la suite du vieil homme et une seule personne monta. Le wagon, qui n'était déjà pas bondé, fut soudain plongé dans un silence morne ; c'est sans doute un effet de la nuit tombée. Sur le toit, on entend les pas du cheminot qui introduit les chandelles allumées. Comme s'il venait de s'en souvenir, Sanshirô se remit à manger le repas froid qu'il avait entamé à la gare précédente.

Deux minutes devaient s'être écoulées depuis que le train s'était ébranlé ; la femme se leva, passa à côté de Sanshirô et sortit précipitamment du compartiment. Sanshirô vit pour la première fois la couleur de son *obi*. La tête d'une truite macérée dans la bouche, il la regarda s'éloigner. Il mangeait de bon appétit tout en se disant qu'elle devait être allée aux toilettes.

La femme revint peu après. Cette fois-ci, il était de face. Le repas froid de Sanshirô arrivait sur la fin. La tête penchée, il piquait soigneusement ses baguettes ; il engloutit deux ou trois bouchées, mais il avait nettement l'impression que la femme ne retournait pas à sa place. Voulant s'en assurer, il risqua un œil : elle était bien devant lui. Mais elle se mit à bouger au moment où il levait les yeux. Toutefois, alors qu'elle aurait dû passer

à côté de lui et regagner sa place, elle vint se planter devant lui et, penchant le corps de côté, elle passa le cou par la fenêtre et regarda dehors, sans mot dire. Un vent fort soulevait les mèches de ses tempes. Alors, de toutes ses forces, il jeta la boîte vide par la fenêtre. Celle où se trouvait la femme était voisine de la sienne. Quand il vit que le couvercle repoussé par le vent contraire revenait, d'un battement blanc, de ce côté-ci, il regretta soudain son geste et chercha à voir le visage de la femme. Par malchance, celui-ci était à l'extérieur du wagon. Mais elle rentra le cou doucement et se mit à essuyer son front avec soin. Quoi qu'il en fût, Sanshirô jugea qu'il était plus prudent de s'excuser.

— Excusez-moi, fit-il.

— Je vous en prie, répondit-elle.

Elle s'essuyait toujours le visage. Ne sachant plus quoi ajouter, Sanshirô se tut. La femme se tut aussi. Puis elle passa à nouveau la tête par la fenêtre. Les trois ou quatre voyageurs ont l'air somnolent sous la lueur des lampes. Pas un seul ne parle. On n'entend que le vacarme assourdissant du train. Sanshirô ferma les yeux.

Au bout d'un moment, il entendit la voix de la femme :

— Est-ce qu'on arrive bientôt à Nagoya ?

Il ouvrit les yeux : elle s'était tournée vers lui, et penchée en avant, elle avait approché son visage tout près du sien. Il fut étonné.

— Oui, répondit-il.

Mais comme le ton n'avait rien de convaincant – c'était son premier voyage à Tôkyô – il reprit :

— A cette allure-là, on va prendre du retard ?

— Certainement.

— Vous descendez aussi à Nagoya ?

— Oui, je descends.

Le terminus du train était Nagoya. Leur conversation était des plus banales. La femme était simplement assise

en face, un peu décalée. Puis on n'entendit plus que le bruit du train pendant quelques instants.

Quand le train s'arrêta à la station suivante, la femme demanda finalement à Sanshirô de la conduire jusqu'à une auberge quand ils seraient rendus à Nagoya. Elle le pressait instamment, disant que c'était sinistre d'y aller seule. Sanshirô comprenait bien. Ceci étant, il ne pouvait accepter la proposition de si bon cœur. Comme c'était une inconnue, il hésitait beaucoup, mais il n'avait pas non plus le courage de lui opposer un refus catégorique et il fit une réponse évasive. Sur ces entrefaites, le train arriva à Nagoya.

Il n'a pas à se soucier de la grosse malle qui est enregistrée jusqu'à Shinbashi. Sanshirô passa le contrôle des billets, muni d'un simple cartable de toile et d'un parapluie. Sur la tête, il porte la casquette d'été de son lycée. Toutefois, il en a arraché l'insigne pour montrer que ses études secondaires sont terminées. En plein jour, la couleur était encore claire à cet endroit. La femme marchait derrière lui. Sanshirô était un peu embarrassé à cause de sa casquette. Mais il ne pouvait pas l'empêcher de le suivre. Pour elle, évidemment, ce n'était qu'une casquette crasseuse.

Comme le train prévu pour neuf heures et demie a eu quarante minutes de retard, il est déjà dix heures passées. Cependant, en cette saison chaude, la ville est aussi animée qu'à la tombée de la nuit. Deux ou trois auberges se présentent devant leurs yeux. Mais Sanshirô les trouva un peu trop bien pour eux. Imperturbable, il passa devant celle de trois étages, éclairée à l'électricité, et continua d'un pas nonchalant. Evidemment, il ignorait les lieux et ne connaissait pas sa destination. Il se dirigeait seulement vers l'obscurité. La femme le suivait en silence. C'est alors qu'il aperçut, au niveau de la deuxième maison après l'angle d'une rue assez triste, une pancarte portant l'inscription *Auberge*. C'était une pancarte sale qui faisait l'affaire pour l'un comme pour l'autre.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Sanshirô en se retournant vers la femme.

Comme elle acquiesçait, il s'enhardit à entrer. Alors qu'il n'avait même pas eu le temps de dire qu'ils n'étaient pas ensemble, un flot de paroles les submergea dès qu'ils arrivèrent sur le seuil. « Bonjour, messieurs-dames, entrez, je vous en prie, on vous conduit tout de suite à la chambre. Prune numéro quatre, s'il vous plaît ! » Pris de court, ils se laissèrent conduire tous les deux sans dire mot vers la chambre Prune numéro quatre.

Attendant que la femme de chambre apporte le thé, ils sont assis l'un en face de l'autre, l'air absent. Quand elle apporta le thé et annonça que le bain était prêt, il n'eut pas le courage de dire que la femme n'était pas avec lui. Une serviette à la main, il s'excusa et sortit en direction de la salle de bains. Celle-ci se trouvait au fond du couloir, à côté des toilettes. Il y faisait sombre et l'endroit semblait plutôt sale. Sanshirô se dévêtit, sauta dans la baignoire et réfléchit un peu. « Me voilà dans de beaux draps », se disait-il en jetant de l'eau sur ses épaules, quand il entendit marcher dans le couloir. Quelqu'un doit être dans les toilettes. La personne en sortit bientôt. Elle se lava les mains. Quand elle eut terminé, elle fit grincer la porte de la salle de bains qui s'ouvrit à demi. La femme se tenait à l'entrée.

— Voulez-vous que je vous rince le dos ? demanda-t-elle.

— Non, ce n'est pas la peine ! répondit-il d'une voix forte.

Mais la femme ne sort pas. Bien plus, elle est entrée. Ce faisant, elle se mit à dénouer son *obi*. Elle a tout l'air de vouloir partager le bain avec Sanshirô. Elle ne semble en concevoir aucune honte particulière. Sanshirô sortit aussitôt de la baignoire. S'essuyant à la hâte, il rejoignit la chambre et s'assit sur un coussin, tout abasourdi de ce qui lui arrivait, quand la femme de chambre arriva avec le registre de l'auberge.

Sanshirô prit le registre et inscrivit avec soin : Sanshirô Ogawa, vingt-trois ans, village de Masaki, bourg de Miyako, préfecture de Fukuoka ; mais il fut bien embarrassé quand il arriva à la colonne suivante. Il se dit qu'il vaudrait peut-être mieux l'attendre, mais il se résolut tout de même. La femme de chambre ne parlait pas. Comme le temps pressait, il écrivit n'importe quoi – *nom : Hara, âge : vingt-trois ans, adresse : idem* ; puis il remit le registre à l'employée. Ce faisant, il agitait son éventail sans arrêt.

La femme revint peu après :

— Excusez-moi de vous avoir dérangé.

— Il n'y a pas de mal.

Sanshirô sortit un carnet de son cartable et se mit à écrire son journal intime. Il ne trouvait pas la moindre chose à écrire. Il lui semblait qu'il aurait eu beaucoup à dire si la femme n'avait pas été là.

— Je sors un peu, s'excusa-t-elle.

Elle quitta la pièce. Sanshirô avait de plus en plus de difficulté à écrire son journal.

Sur ces entrefaites, la femme de chambre vint étendre la literie. Comme elle n'apporte qu'un seul matelas large, il lui dit qu'il faut deux matelas séparés, mais c'est peine perdue – elle répliqua qu'il n'y a pas de place, que la moustiquaire est trop petite. Il avait plutôt l'air de l'ennuyer. Pour finir, elle alléguait que le commis était sorti et qu'elle en apporterait un deuxième dès qu'il serait de retour ; elle s'en alla après avoir étendu le matelas sur toute la largeur de la moustiquaire sans vouloir rien entendre.

La femme revint peu après.

— Excusez-moi de vous avoir fait attendre, dit-elle.

Alors qu'elle s'affairait dans l'ombre de la moustiquaire, il y eut un bruit d'entrechoquement. C'est sans doute le jouet qu'elle a acheté pour son enfant. Maintenant, il semble qu'elle ait renoué les quatre coins de son carré de tissu.

— Bonne nuit, fit-elle à Sanshirô de l'intérieur de la moustiquaire.

N'émettant qu'un « oui » bref pour toute réponse, le postérieur posé sur le sol, Sanshirô agitait son éventail. Il se demandait s'il ne ferait pas mieux de passer la nuit dans cette position. Mais les moustiques ne lui laissaient pas de répit. Dehors, c'était intenable. Sanshirô se leva promptement, sortit de son cartable une chemise en calicot et un caleçon qu'il mit à même la peau, puis il cala le tout avec son *obi* bleu marine. Ensuite, il pénétra sous la moustiquaire en tenant deux serviettes à la main. La femme agite toujours son éventail à l'autre extrémité du matelas.

— Excusez-moi, je suis plutôt nerveux et je n'aime pas dormir dans le lit d'une autre personne. Permettez que je prenne mes dispositions pour éviter les puces.

Ce disant, Sanshirô se mit à enrouler la partie du drap qui était de son côté en direction de la femme. Il aménagea ainsi une séparation blanche sur la longueur du matelas, en son milieu. La femme, allongée, se tourna de l'autre côté. Fixant ainsi les limites de son domaine, Sanshirô étendit tout du long les deux serviettes l'une à côté de l'autre, puis il se coucha sur cette bande étroite. Ce soir-là, les mains et les jambes de Sanshirô ne dépassèrent pas d'un centimètre la surface exigüe des serviettes. Il n'échangea pas une parole avec la femme. Tournée vers le mur, elle ne fit pas un geste non plus.

Le jour se leva enfin. Lorsque, le visage lavé, ils se retrouvèrent devant la table basse, la femme lui demanda avec un sourire :

— Vous n'avez pas eu de puces hier soir ?

Sanshirô répondit avec sérieux quelque chose comme « non, merci » et, la tête baissée, il se mit à piquer sans arrêt dans la coupe remplie de raisins.

Ils réglèrent la note et sortirent ; quand ils atteignirent la gare, la femme expliqua à Sanshirô qu'elle allait à Yokkaichi et qu'elle prenait ensuite la ligne du Kansai.

Le train de Sanshirô arriva bientôt. La femme devait attendre le sien encore un peu. Elle l'accompagna jusqu'au contrôle.

— Merci pour tout... et bonne continuation, dit-elle en le saluant poliment.

Sanshirô, le cartable dans une main, saisit la casquette usée de l'autre et répondit simplement : « Au revoir ! » La femme le regarda dans les yeux, puis elle reprit d'un ton calme :

— Vous n'êtes vraiment pas courageux.

Elle avait un sourire narquois. Sanshirô eut l'impression d'être repoussé d'une chiquenaude sur le quai de la gare. Quand il fut dans le train, ses deux oreilles devinrent encore plus brûlantes. Pendant quelques instants, il se fit tout petit sans bouger. Bientôt, le sifflet du contrôleur retentit d'une extrémité du long train jusqu'à l'autre. Le train s'ébranle. Sanshirô passa la tête par la fenêtre : la femme s'en était allée depuis longtemps. Seule la grande horloge se présenta à ses yeux. Discrètement, il revint à sa place. Le train est assez bondé. Mais personne ne prête attention au comportement de Sanshirô. Seul un homme qui était assis en face, un peu décalé, le regarda rapidement au moment où il regagna sa place.

Quand il sentit ce regard sur lui, Sanshirô éprouva je ne sais quel sentiment d'embarras. Il ouvrit son cartable, se disant qu'une lecture le divertirait ; la serviette de la veille au soir était calée hermétiquement sur le dessus. La poussant de côté, il tira du fond le premier volume qui lui tomba sous la main ; c'était un recueil de Bacon auquel il ne risquait guère de comprendre quelque chose. C'était une reliure de fortune, mince et minable, qui faisait pitié à voir pour Bacon. Comme il avait manqué de le mettre dans la grande malle, alors qu'il n'avait aucune intention de le lire dans le train, il l'avait jeté au fond du cartable avec deux ou trois autres et avait eu le malheur de tomber sur lui. Sanshirô ouvrit Bacon à la

page vingt-trois. Il aurait été tout aussi incapable de lire les autres livres. A plus forte raison, Bacon ne lui disait rien du tout. Quoi qu'il en fût, l'air digne, il ouvrit le livre à la page vingt-trois qu'il examina consciencieusement. Devant cette page, Sanshirô entendit réviser la leçon de la veille au soir.

Qui était donc cette femme ? Ce genre de femme pouvait-il exister sur terre ? Une femme pouvait-elle rester aussi calme et imperturbable ? Était-ce le manque d'éducation, était-ce de l'audace ? Ou bien était-ce de l'insouciance ? N'ayant pas été jusqu'où il aurait pu aller, il ne savait pas ce qu'il devait en penser. Il aurait dû aller un peu plus loin. Mais il avait peur. Quand elle lui avait dit, en le quittant, qu'il n'était pas courageux, il s'en était étonné. Il lui avait semblé voir étalée tout à coup devant ses yeux une faiblesse vieille de vingt-trois années. Les parents eux-mêmes ne savent pas dire les choses aussi justement.

Arrivé à ce point, Sanshirô se sentit encore plus découragé. Il avait l'impression d'avoir reçu une bastonnade magistrale de la part de je ne sais quel individu peu recommandable. Il en ressentait même un embarras extrême vis-à-vis de la page vingt-trois de Bacon.

Vraiment, il n'est pas permis de se laisser démonter comme cela. Il n'y a plus d'études ni d'étudiant qui tiennent. Il y va de la personnalité du sujet. Il aurait tout de même pu faire un peu mieux. Toutefois, si l'autre faisait montre d'un tel sans-gêne à tous les coups, il lui paraissait inévitable, à lui qui avait reçu une éducation, de réagir comme il l'avait fait. Il ressortait de tout cela qu'il ne devait pas approcher les femmes de trop près. Le courage n'est pas son fort. Il se sent très à l'étroit. C'est à croire qu'il est né infirme. Et pourtant...

Changeant soudain d'humeur, Sanshirô se souvint d'un autre univers. Il va à Tôkyô. Il entre à l'université. Il côtoie des savants célèbres. Il fréquente des étudiants de bonne éducation. Il fait des recherches en biblio-

thèque. Il écrit des œuvres. On l'acclame dans la société. Sa mère est contente. Donnant libre cours à son imagination débridée, il en éprouva un grand réconfort et ne vit plus tellement la nécessité de plonger le nez dans la page vingt-trois. Alors, il releva la tête. L'homme de tout à l'heure, assis en face, un peu décalé, le regardait à nouveau. Cette fois, Sanshirô le regarda à son tour.

Il a une moustache fournie. C'était un homme au visage long et émacié qui avait quelque chose d'un maître de temple. Seul son nez droit et long faisait occidental chez lui. Lorsqu'il voyait ce genre d'homme, Sanshirô en faisait tout de suite un professeur. L'homme était vêtu d'une toile à fond blanc, soigneusement doublée d'une flanelle blanche, et il portait aux pieds des *tabi*¹ bleu marine. Sanshirô jugea à sa mise qu'il avait en face de lui un professeur de collègue. Pour lui, qu'un brillant avenir attendait, cela ne présentait pas grand intérêt. L'homme avait bien la quarantaine. Il n'avait certainement plus beaucoup d'avenir devant lui.

L'homme fume sans arrêt. La longue fumée qui sort de ses narines lui donne un air très posé. Néanmoins, il se lève tout le temps pour aller aux toilettes ou je ne sais où. Il lui arrive de s'étirer en se levant. Il a l'air de s'ennuyer. Il ne semble même pas avoir envie de regarder le journal posé à côté de lui par son voisin. Intrigué, Sanshirô finit par retourner le recueil de Bacon. Il eut bien l'idée de sortir un autre livre, un roman par exemple, mais cela lui coûtait trop d'effort. Il aurait plutôt envie de jeter un coup d'œil sur le journal de celui d'en face. Par malchance, celui d'en face dort à poings fermés. Sanshirô tendit le bras et, posant la main sur le journal, il demanda à l'homme à la moustache :

1. *Tabi* : Chaussettes portées avec les vêtements traditionnels. Une échancrure est pratiquée entre le pouce et le second orteil pour la lanière de la sandale.

— Il est libre ?

— Sans doute, allez-y, répondit l'autre d'un air indifférent.

Mais Sanshirô, qui avait saisi le journal, n'était pas indifférent. Il l'ouvre : il n'y a rien de bien intéressant à lire. Il a tout regardé en l'espace d'une ou deux minutes. Alors qu'il le repliait soigneusement et le remettait à sa place comme il se devait, il fit un léger salut de la tête, auquel l'autre répondit pareillement.

— Tu es au lycée ?

Sanshirô se réjouit que la marque de sa vieille casquette ait été remarquée de l'homme.

— Oui.

— A Tôkyô ? demanda l'homme à nouveau.

— Non, à Kumamoto, mais..., dit-il, puis il se tut.

Il aurait voulu dire qu'il était étudiant mais, jugeant que ce n'était pas nécessaire, il se ravisa.

— Ah bon, dit simplement l'autre qui se remet aussitôt à fumer.

Il ne cherche même pas à savoir pourquoi un étudiant de Kumamoto se rend à Tôkyô à cette époque de l'année. Les étudiants de Kumamoto ne semblent pas l'intéresser. A ce moment-là, on entendit parler l'homme qui dormait en face de Sanshirô : « Hum, je comprends. » Pourtant, il ne fait pas de doute qu'il dort. Et il ne faut pas croire non plus que c'est une parole dite pour soi. L'homme à la moustache regarda Sanshirô et se mit à rire. Sanshirô saisit l'occasion :

— Et vous-même ?

— A Tôkyô, répondit-il simplement, d'un ton posé.

Tout compte fait, il n'a plus l'air d'un professeur de collège. Mais puisqu'il voyage en troisième classe, il est certain que ce ne doit pas être quelqu'un de bien important.

Sanshirô interrompit la conversation. De temps à autre, l'homme à la moustache bat la mesure du pied

avec le talon avant de ses *geta*¹, les bras croisés. Il a vraiment l'air de s'ennuyer. Mais l'ennui de cet homme est un ennui qui ne donne pas envie de lier conversation.

Quand le train fut arrivé à Toyohashi, le dormeur se leva promptement et descendit en se frottant les yeux. Sanshirô se demanda comment il trouvait le moyen de se réveiller juste au bon moment. Inquiet de savoir s'il ne s'était pas trompé de gare en sortant de son sommeil, il regarda par la fenêtre : il n'en est rien. L'homme passa le contrôle sans encombre et sortit comme s'il était parfaitement éveillé. Rassuré, Sanshirô alla s'asseoir sur la banquette d'en face. Il se trouva ainsi placé à côté de l'homme à la moustache. A son tour, celui-ci passa la tête au-dehors et acheta des pêches.

Il plaça les fruits entre eux :

— Tu n'en manges pas ?

Sanshirô le remercia et en mangea une. L'homme à la moustache semblait aimer les pêches et mangeait gloutonnement. Il dit à Sanshirô de se servir encore. Celui-ci en mangea une autre. Tout en mangeant les pêches, ils firent connaissance et se mirent à parler de choses et d'autres.

D'après cet homme, la pêche est de tous les fruits le plus proche de l'ermite. Son goût a quelque chose d'un peu simplet. D'ailleurs, la forme du noyau et sa constitution sont fort intéressantes. C'était la première fois que Sanshirô entendait cette théorie ; il trouva que l'homme disait des choses vraiment stupides.

L'homme tint ensuite ce discours : Shiki² aimait beaucoup les fruits. Il était même capable d'en manger

1. *Geta* : Socques de bois sans rebord munies d'un « talon » avant et d'un « talon » arrière assez hauts pour maintenir le pied à l'abri des projections.

2. Shiki Masaoka (1867-1902) joua un rôle de premier plan dans le renouveau de la poésie traditionnelle (*Haikai*) et l'élaboration d'une prose moderne par ses nombreuses esquisses sur le vif. Il fut un ami intime de Natsume Sôseki.

tant et plus. Il lui est arrivé de manger seize gros kakis macérés dans un tonneau à saké. Cela ne lui a rien fait. Quant à lui, il était tout à fait incapable d'imiter Shiki. — Sanshirô l'écoutait en riant. Il lui semblait néanmoins que la seule chose intéressante était d'entendre parler de Shiki. Il aurait voulu continuer encore un peu mais l'autre enchaîna :

— Il n'y a pas à dire, quand on aime quelque chose, la main se tend toute seule. On n'y peut rien. C'est comme les cochons ; au lieu de la main, c'est leur nez qui se tend. Quand on attache un cochon pour qu'il ne bouge pas et qu'on lui met de la nourriture devant le museau, il paraît que le museau se met à s'allonger peu à peu. Le museau s'allonge jusqu'à ce qu'il parvienne à la nourriture. Il n'y a rien de pire qu'une idée fixe, dit-il avec un rire moqueur.

Il était difficile de juger, à sa façon de parler, s'il était sérieux ou s'il plaisantait.

— Enfin, on a de la chance de ne pas être des cochons. Si notre nez poussait inconsidérément vers les choses qui nous font envie, il serait déjà si long qu'on ne pourrait même plus monter dans le train ; ce serait du joli !

Sanshirô éclata de rire. Mais chose étrange, son interlocuteur restait calme.

— En réalité, c'est dangereux. Un certain Léonard de Vinci a injecté du minéral d'arsenic dans le tronc d'un pêcher pour voir si le poison passerait dans les fruits. Quelqu'un a mangé une pêche de l'arbre et il en est mort. C'est dangereux. Si l'on n'y prend garde, c'est dangereux... Ce disant, il enveloppa dans une page de journal les noyaux des pêches qu'il avait mis en pièces et jeta le tout par la fenêtre.

Cette fois-ci, c'était Sanshirô qui n'avait plus envie de rire. Il fut quelque peu troublé en entendant prononcer le nom de Léonard de Vinci, à quoi s'ajouta le fait qu'il se rappela la femme de la veille au soir ; il en

éprouva je ne sais quel sentiment de désagrément et préféra s'abstenir de répondre. Mais l'interlocuteur ne semble prêter aucune attention à ce genre de chose.

Peu après, il se mit à l'interroger.

— Où ça, à Tôkyô ?

— En fait, je ne connais pas bien, c'est la première fois... Pour l'instant, je compte aller dans une pension d'Etat.

— Alors, Kumamoto, vous...

— Je viens de terminer mes études secondaires.

— Ah bon... dit-il sans ajouter un mot de félicitation ou de satisfaction. Alors, tu vas entrer à l'université ? demanda-t-il simplement comme la chose la plus ordinaire qui fût.

Sanshirô trouvait cela un peu décevant. Il liquida la réponse par un « oui » bref.

— Quelle faculté ? insiste-t-il.

— Les cours du jour.

— La faculté de droit ?

— Non, la faculté des lettres.

— Ah bon...

Sanshirô éprouvait une impression étrange à chaque fois qu'il l'entendait dire « ah bon ». Ou bien c'est un homme de rang très élevé, ou bien il se moque du monde, et si ce n'est ni l'un ni l'autre, c'est qu'il ne voue certainement aucun intérêt ni aucune sympathie à l'égard de l'université. Cependant, comme il n'aurait su dire lequel de ces jugements était le bon, son attitude vis-à-vis de l'homme restait des plus indécises.

Comme d'un commun accord, ils mangèrent tous deux leur pique-nique à Hamamatsu. Quand ils ont terminé, le train ne se décide toujours pas à partir. Par la fenêtre, on aperçoit quatre ou cinq Occidentaux qui vont et viennent à côté du train. Deux d'entre eux, qui semblent être un couple, se tiennent par le bras, indifférents à la chaleur. La femme, toute vêtue de blanc, est très jolie. Sanshirô n'a vu que cinq ou six Occidentaux dans

sa vie. Il en avait connu deux qui étaient professeurs au lycée de Kumamoto, dont l'un, par malchance, était bossu. Quant aux femmes, il en connaissait une qui était missionnaire. Elle avait un visage assez pointu qui tenait du brochet ou du loup de mer. Aussi ce genre de beauté occidentale tapageuse n'est pas seulement une rareté : elle lui paraît être des plus distinguées. Sanshirô était captivé par sa vue. Maintenant, il comprenait qu'ils pussent se donner des airs. Il alla même jusqu'à penser qu'il n'en mènerait pas large s'il allait en Occident et se trouvait mêlé à ce genre de personnes. Il tâchait d'écouter leur conversation du mieux qu'il pût quand ils passèrent devant sa fenêtre, mais il ne comprit rien du tout. La prononciation semblait être tout à fait différente de celle du professeur de Kumamoto.

L'homme passa la tête par-dessus.

— Est-ce qu'il ne va pas bientôt démarrer ? dit-il en jetant un coup d'œil rapide vers le couple occidental qui venait de passer.

— Qu'ils sont beaux, reprit-il à voix basse, puis il bâilla aussitôt.

Prenant soudain conscience de sa condition de provincial, Sanshirô s'empressa de rentrer la tête et se rassit. A son tour, l'homme regagna sa place. Il reprit :

— Les Occidentaux sont vraiment beaux.

Ne trouvant rien de spécial à répondre, Sanshirô se contenta d'acquiescer en souriant. Alors, l'homme à la moustache continua :

— Nous autres, nous sommes à plaindre. Avec une tête pareille et déparés à ce point, cela ne sert à rien de battre les Russes et d'être une grande puissance. Il n'y a qu'à voir les constructions et les jardins, ils sont à la mesure de nos têtes. Si tu vas à Tôkyô pour la première fois, tu n'as jamais vu le mont Fuji. On va le voir bientôt, regarde bien. C'est ce qu'il y a de mieux au Japon. C'est la seule chose dont on puisse se vanter. Mais ce mont Fuji, il existe dans la nature de temps immémorial

et l'on n'y peut rien. Ce n'est pas nous qui l'avons fait, dit-il avec un rire narquois.

Sanshirô n'aurait jamais cru qu'un tel homme pût encore exister après la guerre russo-japonaise. Il lui semble qu'il n'est pas tout à fait japonais.

— Mais maintenant, le Japon aussi va se développer de plus en plus, protesta-t-il.

Imperturbable, l'homme répondit :

— Il périra.

Si vous osez proférer de tels propos à Kumamoto, on vous flanque une volée de bois vert sur-le-champ. Si cela tourne mal, on vous fait passer pour un traître de la nation. Sanshirô avait grandi dans une ambiance où ce genre d'idée n'avait aucun droit de cité. Aussi le soupçonnait-il de profiter de son jeune âge pour se moquer du monde. L'homme rit de son air narquois. Mais il garde toujours le même ton posé pour parler. Ne sachant décidément pas ce qu'il devait en penser, Sanshirô renonça à tenir conversation et se tut. Alors, l'homme déclara :

— Tôkyô est plus grand que Kumamoto. Le Japon est plus grand que Tôkyô. Et plus grand que le Japon... dit-il, puis il s'arrêta un instant et considéra Sanshirô qui prêtait oreille.

— L'intérieur de notre tête est plus grand que le Japon, continua-t-il. Il ne faut pas être orgueilleux. On aura beau vouloir le bien du Japon, le favoritisme se retournera contre lui.

Quand il entendit ces paroles, Sanshirô eut vraiment l'impression d'avoir quitté Kumamoto pour de bon. En même temps, il se rendit compte de l'extrême lâcheté qui le caractérisait quand il était à Kumamoto.

Sanshirô arriva à Tôkyô ce soir-là. L'homme à la moustache ne dévoila pas son nom quand ils se séparèrent. Sanshirô pensait qu'il rencontrerait ce genre d'homme un peu partout à Tôkyô ; il ne chercha pas à connaître son identité.